

LES JOURNAUX

Alfred Vallette (L'Opinion, 24 janvier). — La « Furlana », danse du pape (Le Temps, 28 janvier). — Rimbaud en ménage (Paris-Midi, 28 janvier).

M. Jacques Morland nous donne, dans l'*Opinion*, ce portrait très exact de M. Alfred Vallette et nous dit les diverses étapes de sa carrière littéraire qui se trouve si indissolublement mêlée à l'évolution (*vires acquirit eundo*) du *Mercury de France*. Mais il ne faut pas oublier qu'au moment où il abdiqua si héroïquement toute ambition littéraire personnelle pour se consacrer à la direction et à l'administration de cette Revue, M. Alfred Vallette s'était déjà fait un nom dans la critique.

Avez-vous connu le *Scapin*? Ce fut une petite revue éphémère dont les premiers numéros devenus très rares portent la date de 1886... M. Alfred Vallette y publiait des articles littéraires ayant un peu l'allure de manifestes. Il y défendait l'Ecole naturaliste, qui paraissait alors triomphante, aux yeux du public, dans les œuvres d'Emile Zola, mais qui restait en réalité incomprise en raison même du romantisme de l'auteur de *Germinal* : le vrai Naturalisme, tel que le définissaient ses théoriciens, était tout autre chose et il semble que les premiers romans de Huysmans soient les seuls qui en donnent la véritable expression. M. Vallette publia dans le *Scapin* des fragments d'un roman naturaliste et défendit ardemment cette forme d'art. Comme on parlait dès cette époque du Symbolisme, M. Vallette soutenait que cette nouvelle doctrine était mort-née, mais que cependant elle se pouvait rattacher comme beaucoup d'autres au Naturalisme qui, par définition, les contenait toutes. M. Remy de Gourmont ne disait-il pas récemment encore que le Symbolisme ne fut qu'une sorte de Naturalisme « élargi et sublimé »? En tout cas, c'est le critique naturaliste du *Scapin* qui devait donner, quelques années plus tard, au Symbolisme une revue et une maison d'édition.

Lorsque quelques jeunes gens se réunirent, à la fin de 1889, pour ressusciter l'ancien *Mercury de France*, « fondé en 1672 », c'est M. Alfred Vallette qu'ils prirent pour directeur. Il avait déjà su faire apprécier ses capacités d'administrateur. On vantait la solidité de son esprit, la netteté de ses vues. Au milieu de tant de poètes, il était peut-être le seul qui ne se perdît pas dans les nuages. Enfin, il avait de l'autorité, ce qui est le plus rare de tous les dons dans les cénacles où l'on répand tant de paroles sans être généralement capable de prendre une décision.

Il y avait une certaine ironie à reprendre un titre si vénérable pour une petite plaquette de trente-deux pages. On avait créé des parts de fondateur à cinq francs par mois. Jules Renard et Louis Dumur, qui étaient « riches », furent les seuls à posséder quatre de ces parts. M. Remy de Gourmont a raconté, dans ses *Souvenirs du Symbolisme*, ces jours héroïques où la ténacité du directeur fut mise à l'épreuve. M. Vallette réussit à obtenir le paiement régulier des cotisations et ce fut probablement la phase la plus pénible de sa carrière. La jeune revue eut naturellement des débuts très humbles, et cependant les ballades de Laurent Tailhade, les

proses de Jules Renard, les poèmes d'Albert Samain attiraient l'attention d'une jeunesse dont on médit beaucoup aujourd'hui, mais à laquelle il faut rendre cet hommage, qu'elle ne resta indifférente à aucune manifestation artistique.

Très rapidement, M. Vallette s'était donné tout entier à sa tâche d'administrateur et il avait cessé d'écrire. Ceux qui ont lu son roman, *le Vierge*, ne peuvent s'empêcher de regretter que les circonstances n'aient pas permis à ce délicat observateur de nous en donner d'autres. Son héros Babylas est inoubliable et il s'apparente par bien des traits aux meilleures créations de M. Tristan Bernard. En faisant le sacrifice de sa personnalité littéraire et en se vouant, avec le succès que l'on sait, à l'œuvre entreprise, M. Vallette a conquis une place éminente dans le monde littéraire contemporain. On dit qu'il est un second Buloz, mais songez que la puissante maison d'édition du *Mercury de France*, qui a publié aujourd'hui près d'un millier de volumes, est le résultat du développement progressif de la petite revue fondée en 1889 avec un capital de deux cents francs ; comparez la réussite de ces deux hommes, Buloz et M. Vallette, en mesurant les moyens que chacun d'eux eut à sa disposition et c'est le succès du directeur du *Mercury* qui vous paraîtra le plus prodigieux.

La première fois que je vis M. Vallette, c'était dans la sombre petite rue de l'Echaudé-Saint-Germain, à l'un des mardis de M^{me} Rachilde, où toute la jeunesse littéraire a toujours trouvé un si cordial accueil et de si bons encouragements. Dans cette vieille mesure que Huysmans seul eût su décrire, le *Mercury de France* venait de connaître la gloire grâce à la publication d'*Aphrodite*, de M. Pierre Louys. On pressait M. Vallette de profiter de cette aubaine pour transformer la revue et tenter de grandes choses. M. Vallette souriait et laissait dire. Il savait que les « grandes choses » ne se font pas en un jour et il ne se laissait pas distraire de sa besogne quotidienne, si dure, si ingrate, mais qui, toujours menée à bien, devait aboutir à quelque chose de mieux que ce qu'imaginaient les rêveurs : une maison solide, estimée de tous comme l'égale des plus anciennes ou des plus célèbres de Paris.

M. Vallette était alors le même homme qu'il est aujourd'hui : la tête ronde, la moustache courte, des yeux très doux, la voix lente et persuasive. Une tunique à col droit lui donne l'aspect d'un officier qui aurait mis de côté ses galons et son panache pour ne plus penser qu'à gagner la bataille. Voici qu'il l'a gagnée, brillamment, et qu'il a reçu la croix des braves, que personne n'a mieux méritée que lui. Ses amis et tous ceux qui participent à la dignité des Belles Lettres françaises s'en réjouissent.

§

Mgr Amette fulmine contre le tango, et voici que tous les évêques de France répètent le geste du Cardinal et interdisent le pas argentin, même dans les diocèses où cette danse gracieuse et compliquée est inconnue. J'ai vu danser le tango dans les salons et je suis tout à fait de l'avis de M^{lle} Eve Lavallière : « que les difficultés et l'attention qu'imposent les danses nouvelles... préoccupent à tel point les danseurs que les pauvres couples, accablés du souci de ne rater aucune

de leurs évolutions, ne sauraient penser à rien autre chose qu'aux divers mouvements de leurs pieds». Mais j'ai vu aussi danser le tango par Mistinguette, et cela est beau, car c'est la figuration même du désir et de l'amour. J'imagine que certaines danses grecques qui se dansaient dans les temples d'Aphrodite devaient ressembler à cet enlèvement que les évêques ont défait. On dit aussi qu'ils vont recoudre les robes trop fendues, afin, sans doute, de maintenir notre désir dans toute notre intensité.

Cependant, nous conte M. Jean Carrère, dans le *Temps*, Pie X se fait expliquer et décomposer le pas du tango, par deux des représentants les plus illustres de l'antique patriciat romain.

Et les deux jeunes gens, émus et surpris, murmurant à voix basse les notes mélancoliques de la populaire musique argentine, esquissèrent devant le Saint-Père attentif les va-et-vient compliqués de la danse à la mode — ou qui, du moins, était encore à la mode hier.

Le pape, regardant avec stupéfaction les deux infortunés jeunes princes dont le front se plissait, dont les lèvres étaient pincées, et dont tous les gestes attestaient l'application la plus rigoureusement tendue :

— C'est cela, le tango ? demanda Pie X.

— Oui, Sainteté, fut-il répondu.

— Eh bien, mes chers enfants, vous ne devez pas beaucoup vous amuser ?

Et Pie X manifesta la plus railleuse commisération pour ces infortunés gens du monde, qui, s'ils étaient contraints de danser le tango par pénitence, trouveraient qu'on les traite avec trop de cruauté. Il leva donc, comme vous savez, l'interdiction contre le tango, exigeant toutefois qu'on en changeât le nom, qui est, dans cette affaire, la seule chose inconvenante.

Mais avant de congédier les deux jeunes princes, encore tout troublés de l'ironie pontificale, le pape leur dit avec sa narquoise bienveillance :

— Je comprends que vous aimiez la danse. C'est de votre âge. Ce goût va être et sera de tous les temps. Dansez donc, puisque cela vous divertit. Mais au lieu d'adopter ces ridicules contorsions barbares de nègres ou d'indiens, pourquoi ne pas choisir cette ravissante danse de Venise, que j'ai souvent regardé danser dans ma jeunesse, et qui est si élégante, si claire, si vraiment de notre race : la *furlana* ?

— La *furlana* ? firent, surpris, les deux jeunes adeptes du tango.

— Comment ? Vous ne connaissez pas la *furlana* ?

Et le pape, tout guilleret, faisait déjà le geste de se lever, comme s'il se disposait à révéler lui-même les harmonieuses évolutions de cette coquette danse. Mais il se ravisa vite, soit rappelé au souvenir de son auguste mission, soit retenu par un peu de rhumatisme. Et faisant mander un de ses bons serviteurs vénitiens, il le chargea d'indiquer aux deux jeunes patriciens les mouvements généraux de la *furlana*. Le prince M... et sa cousine, entraînés par un long exercice dans les divers thés-dansants, ne furent pas, longs à s'instruire, et quand ils eurent reçu leur congé, ils s'en allèrent émerveillés, raconter dans les salons romains comment le pape venait de

lancer une danse nouvelle. Et incontinent ils initièrent tous leurs amis aux secrets de la *furlana*.

Et M. Jean Carrère, persuadé que la *furlana* sera demain la danse à la mode, nous donne une petite notice sur la Danse du Pape :

La *furlana* (prononcez : *fourolane*) est en effet une des plus jolies danses du monde. Elle tient à la fois un peu de l'antique danse provençale appelée « les treilles » et de la maxixe brésilienne. On l'exécute tantôt en groupe, tantôt à deux, avec des évolutions extrêmement harmonieuses, le danseur prenant les mains de sa danseuse, les levant en l'air et les faisant tourner devant lui, comme dans la maxixe. La musique en est tantôt sautillante, tantôt lente. C'était, à Venise, une danse populaire, que l'aristocratie adoptait dans ses palais, les jours de grande fête. M. Pompeo Molmenti en parle dans ses beaux ouvrages sur *Venise dans la vie privée* ; et un écrivain de l'Amérique du Sud, passionné pour Venise et pour l'Italie, M. Rafaël Errazuriz, dans ses livres documentés sur la *Ciudad de los Dux*, montre comment, dans la vie élégante de Venise, où l'aristocratie et le peuple se mêlaient parfois dans les grands jours de fête, les danses du peuple devenaient à leur tour le régal de la noblesse. La plus belle de toutes, la *furlana*, née dans les quartiers plébéiens de la cité des doges, devint la véritable danse nationale du pays dont Pie X fut le patriarche. Et c'est ainsi que la voix du Souverain-Pontife lui-même vient de réveiller du fond des lagunes un charmant divertissement déjà oublié, pour donner au monde un plaisir nouveau.

Car, n'en doutons pas, la *furlana*, après un aussi auguste lancement, sera demain adoptée dans Rome, et elle fera bientôt son tour du monde. Déjà, dans les salons, on l'apprend en cachette. Le chevalier Pichetti, directeur de l'académie de danse, qui fait fureur, à Rome, a fait venir toutes les variations de la musique ancienne sur lesquelles les Vénitiens rythmaient la *furlana* d'un pas léger ; hier, à la Chambre, dans les couloirs, j'ai surpris un grave député de Venise, illustre homme d'Etat, qui, d'une jambe hésitante, essayait d'apprendre les pas classiques de son pays à un jeune député nationaliste ; nous aurons bientôt, entre cinq et sept, des *thés-furlana* qui remplaceront le *thé-tango*, et dans quelques mois les orchestres du monde entier joueront, dans tous les hôtels cosmopolites du globe, l'air délicieusement désuet et berceur de ce qu'on appelle déjà la *Danse du pape*.

§

A propos des *Mémoires* que l'ex-madame Verlaine « renonce enfin à publier », M. Jean de l'Escritoire, publie, dans la Gazette des lettres de **Paris-Midi**, un document inédit sur la vie mystérieuse de Rimbaud à Aden. C'est, explique-t-il, une lettre adressée à M. Paterne Berrichon par une personne qui connut le poète au temps de son exil volontaire sur la côte asiatique.

Marseille, le 22 janvier 1897.

Monsieur,

C'est avec plaisir que je réponds à votre lettre, il est vrai j'allais pres-